

Jean-Louis Bessière

LES PROFA NATIONS

Dans l'instant du silence abrogé
Que celui-là qui m'a persécuté accepte mon pardon,
Que celui-là qui dans la pierre a ourdi le traquenard
du scorpion
S'agenouille au désert.

Cicatrice du ciel assainie de tout pus
Tranchée comme la plaie d'un long rasoir,
Pardonne au flanc du roc son arête aigre-vive.
Saint-Sébastien stèle enfléchée,
Saint Christ aux cils ensoleillés,
Souille tes mains, simple madone,
En implorant les strates sourdes à toute rédemption.

Je t'offrirai la plaine aux herbes rases
Où courent à l'aube les chevaux stigmatisés d'or
frais.

Sabre au clair ventre au cœur
Chant de la nuit
Brûle tes mots
Combien nous faudra-t-il de paroles impies
Pour nous aimer ainsi,
Comme le fleuve aime ses ponts.

Si près de voir le jour en un grand point critique
Où chaque vers s'effuse,
Ayant su de ma mort son immense telle
J'ai voulu tout redire
Et les derniers instants de ciel au pailleté de rose
 ambre-soleil.

D'un seul regard j'ai compris toute chose
Et chaque rythme était conscient de son savoir.
L'ascension de la science est un rêve grossier
Pavé de pierres noires où se creuse l'ornière.

Comme un voile de mariée le ciel houlait sa paix
 sereine
Mais au Levant, dans l'ombre verte du napalm,
Un autre ciel houlait ses meurtrissures de fer.

Je me présente à vous si pur
Que vous seriez tenté de m'appeler du nom de saint :
Je n'ai jamais versé le sang des assassins.
Roule Christ au néant,
Car l'homme aux yeux de poisson mort
A trop figé son agonie dans ses bondieuseries de
 plâtre.

À présent que toute chose est dite
Je vais une autre fois rythmer ma mort,
Comme tant d'autres morts.
Ciel vorace, que nul amour ne vienne t'atténuer !
J'irai au bout de ma croisade
Afin d'y perdre mon regard
Dans les fleurs de souffrance et de fer.

En gangue noire
Et langue véroleuse,
Sans atours
Et sans fleur
Sans un fardeau de sang
Brodé sur sa poitrine aux dentelles vermeilles
Elle était revenue
Comme une morte au mausolée.

Aiguisée dans l'amour d'être seule
Elle avait tant vécu de vieilles fleurs sauvages
Que dans mes lèvres elle a mordu.
Pareil au sanglier de fer,
Ô tant pareil et cependant si différent,
Moi dont le sang coulait à peine,
J'ai descendu trois marches de marbre aux veines
 enchantées
Et j'ai compris.

Sur mon aéroplane éblouissant vers le soleil, là-bas,
Je me suis dissipé.
Quand le cygne s'éteindra
Rallumez, dans sa plume enduveteuse,
Au long baiser de cendre amère.

Ma biche aux sabots verts
Toi seul as pu dans ton grand rêve aux yeux de
 larmes
Être vampire et m'abolir.
Sommeil, sang, sabot, safran,
Poème aux cheveux d'or où circulait un sang de
 crime froid
Sirène verte aux yeux immodelés
Sirène, sang d'adieu, circule

Comme un long dahlia d'or
Dans une boucle de chagrins échevelés.

Assimilée dans ma clémence aux juges saints
Je te pardonne tes nuits de fièvre
Quand d'Hippogriffe-Styx errait dans le jardin de
 ton sommeil
Et dans un autre plus intime,
En rêve certes
Et cependant mon fils a le visage des chimères.

Adieu mon grand poème aux vagues bleues.
Ses yeux se ferment sur des marées étales
Et son oreille hisse les voiles d'un vaisseau furtif.
J'ai remonté les trois marches de marbre
Où tintaient mes souliers sans semelle.

O bjets de mon désir

Si vous aviez une âme vous m'auriez déjà tué.
Mais rien ne viendra donc cette nuit de marée
Rompre le calme affreux
Du goéland frisé sur l'écume au lait vert,
Rien qu'un lourd océan de désirs.
Je veux demeurer seul, immobile et fiévreux,
Je dois garder la chambre au papier bleu
D'où surgissent, insolites et furtifs,
Des visages anciens dans les replis des roses brunes.
Je dois garder la chambre pour écrire un long
poème.

Rouge comme un soleil au mois d'avril,
Rouge et grotesque comme un porc à l'abattoir,
Rouge et sublime comme un cœur de cheval,
Rouge pur pour lui-même
Et nul autre pareil n'aura le droit de contester sa
supériorité.

Arrachez les rideaux rouges des théâtres,
Lacérez les peintures du Matisse
Brisez l'Hermès au marbre rose,
Fondez la louve au bronze vert.

Il y a trop de couleurs.
Je ne veux que la forme et sa tourbillonnante
volupté.
J'ai modelé l'inconsistance.
L'absence de mon œuvre est douce à caresser.

Dans le silence des regards brassés de confidences et
de remords
L'image sourde et rayonnante,
Ainsi que l'est dans le fond d'une église l'icône,
D'une colère m'est venue.
Déchirez-moi le cœur !

La pulpe amère de ta bouche était restée collée sur
mon sommeil,
La pulpe rose d'un baiser.
J'ai repoussé ta belle image pour ne penser qu'à mon
poème aux masses souples et déliées,
Poème espace où voyage le verbe,
Volume abstrait de longues rêveries
Échafaudées sans en connaître le poids des ombres
et les poussées de la lumière.
Quel physicien pourrait me calculer cet équilibre
sans lequel,
À tout jamais, je me tairais.

J'ai fait chanter ma voix comme un piano sans
plumes.

L'hallali des automnes sans fin.

Alléluia sur la misère il est temps de mourir.

Vous, que dans l'ancre un lion ferré d'amour a
fusillé,

Vous m'avez reconnu sous le visage blême d'un
fruit mort.

J'ai la conscience vive d'un poème et d'un savoir si
vaste à exprimer

Que le livre d'un peuple y suffirait à peine

Et que la sève n'aurait pu

L'inscrire en l'arbre assassiné.

L'hallali d'un poème oublié,

Alléluia le verbe est mort

Et c'est l'avènement d'un dieu de sang,

Comme en automne au soir des derniers jours
ensoleillés.

J'ignore où va le verbe

Dont le sens et l'apparence sont oubliés des
hommes.

Au paradis des verbes morts
Il est peut-être un saint
Dont le nom seul ferait la rédemption de mon
langage ?
C'est l'agoni d'un mot
Que le poème attend, pour être espace et diffusion.

J'ai cherché le poème où cette nuit,
Près de ma juive aux yeux d'icône,
J'aurais aimé dormir.
Dans ce poème ensemencé d'amour
Un vide noir était si vaste
Qu'un de mes mots pris de vertige
À du glisser vers l'inconscience ou vers l'oubli.

Ta main est souple pour assassiner.
Entre la feuille esprit le trait d'un long soleil
Impressionnait le cycle des nervures.
C'est là que résidait le crime enrubanné d'une caresse
molle,
Epave à peine échue
Qu'un long système, au nom charme d'azur,
A détesté d'un terme froid.

J'assassine la mort ainsi qu'un sang trop sec pour être
transfusé.
L'embrun des nuits d'écailles bleues m'assaille
d'inquiétude.

Âpre fleuve à la débâcle embouteillée,
Dans ton limon stagnait une illumination de crime.
La main glacée de l'alcoolique a partagé le verre et
l'air et la lie de l'alcool
Afin que tout fut accompli.

Il est temps de frapper l'éclat sonore du soleil.
L'oiseau s'est relevé comme empenné de cire et de
philosophie.
Comment volerait-il en ayant dans le crâne autant de
pessimisme plomb,
Condor des cimes du langage.